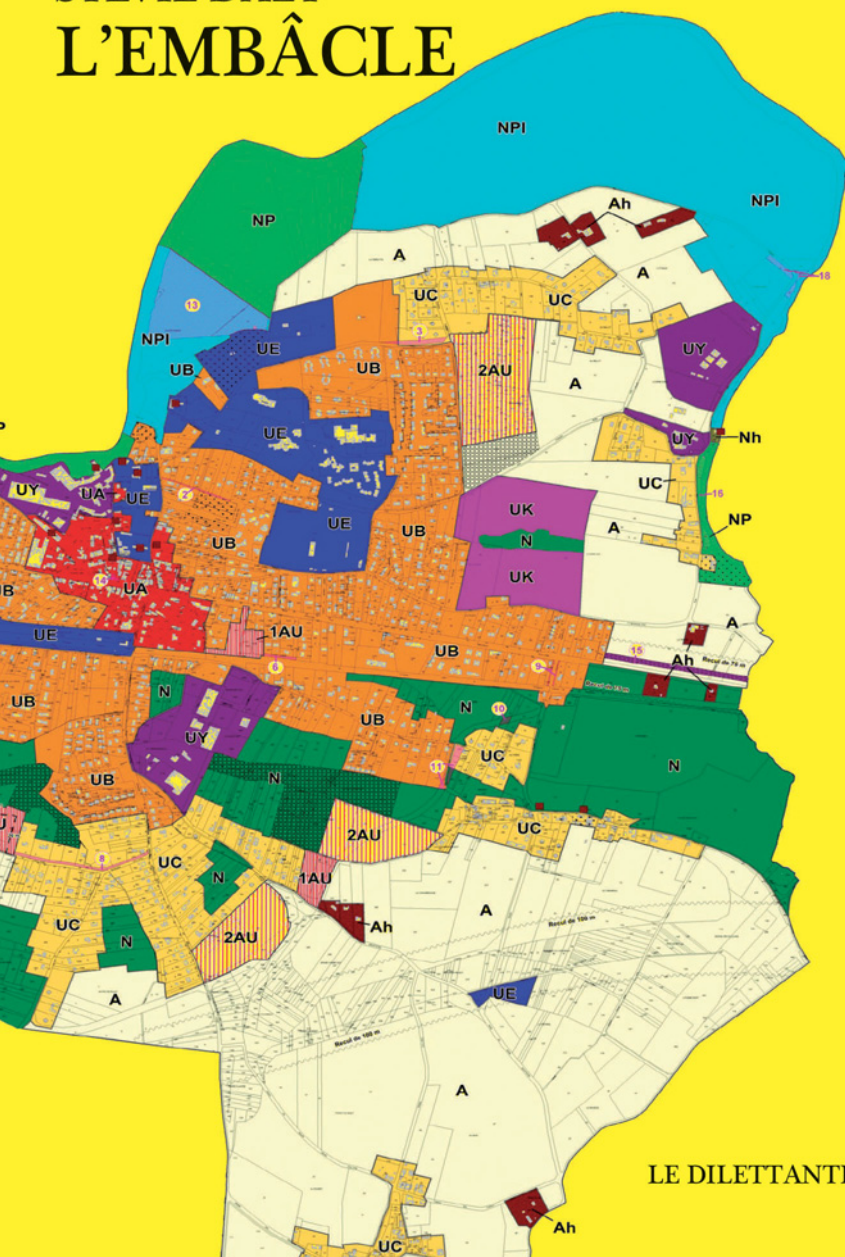


SYLVIE DAZY L'EMBÂCLE



LE DILETTANTE

L'Embâcle

DU MÊME AUTEUR
chez le même éditeur

Métamorphose d'un crabe, 2016

Sylvie Dazy

L'Embâcle

le dilettante

7, place de l'Odéon

Paris 6^e

couverture : Camille Cazaubon
© le dilettante, 2019
ISBN 978-2-84263-963-1

*Pour Marie Romegialli,
amie tendre et fidèle*

*Je déambule quelque part dans la ville.
J'ai trouvé ma place, que je ne vais plus
quitter, car je sens qu'ici même il peut se
passer des choses.*

Willy Ronis

PREMIÈRE PARTIE

Paul

J'ai toujours supporté sans peine les imbéciles, voilà pourquoi je dors bien la nuit. Sauf qu'à m'enfoncer vite dans le sommeil je suis debout le matin aux premiers bruits de la rue. Et les gens se manifestent tôt.

Je défroisse les journaux qui me servent de draps. Tiendront bien encore quelques jours. En été, la sueur fait cracher un peu l'encre, coloriant ma peau, par endroits, en une inepte calligraphie.

Si mes voisins aiment d'habitude rester dans leur salon, rideaux tirés, une fois par an, au printemps, ils s'embrassent comme du bon pain lors d'une fête, avec leurs tables sur le trottoir. Avant je les voyais à travers mes volets ajourés, mais maintenant je n'accède qu'avec difficulté à mon salon ou à mes fenêtres du haut ; je les devine par la vitre opaque de ma porte d'entrée. Ils dressent leurs tréteaux plus haut dans la rue, comme si ma proximité leur gâchait le plaisir. Par moments, ils déambulent ou vont chercher d'autres bouteilles de rosé, et leurs ombres traversent le couloir. Mes chiens aboient.

Il leur reste ça, à mes vieux limiers, l'envie de défendre. Dans le temps leurs aboiements oscillaient entre rage et espoir, et d'ailleurs je m'y reconnaissais. Mais, depuis quelques années, seule la première proposition me convient. Dans l'attention des autres, on sent une curiosité de pécores et l'immense étendue des journées d'ennui. Je les connais bien et je SAIS ce qu'ils pensent : doit s'emmerder, le type tout seul dans son gourbi ! D'abord, ils se trompent car je n'ai pas un moment de libre ; par ailleurs, ils n'ont jamais mis les pieds chez moi et ne savent pas ce qui me plaît. Ils ignorent le déroulement de mes journées. Dissertant juste sur mes volets fermés ou sur les commentaires du facteur quand il m'apporte un courrier recommandé. Celui-là, je l'ai repéré le jour où il a mis son pied pour bloquer la fermeture de la porte. Sa tête s'étirait aussi curieuse que celle d'une tortue quand elle sort de sa carapace, et elle se tortillait sur la gauche pour apercevoir mon couloir. Un jour, à la télé, j'ai vu la caméra que glissent les flics, en toute discrétion, dans les appartements de criminels, eh bien, le facteur c'est ça : une tête chercheuse.

C'est une rue et une ville où l'on croit que vivre différemment est une provocation, alors que je vis pareil qu'eux, dans le fond. Je mange, je dors, point. Ça les défrise d'y penser. Ils se méfient, comme le livreur du supermarché qui laisse les

paquets sur le trottoir ; celui-là attend juste de voir mon visage dans l'entrebâillement et il se tire. Pour l'eau et l'électricité, les employés me laissent écrire ma consommation moi-même, ils ont compris.

Le médecin est le seul que je laisse entrer. C'est un monsieur qui frôle la retraite depuis des années. Il ne me dit rien, lui, mais je devine bien une compassion exaspérante dans son regard. Une fois seulement il a hésité ; le Rouquin avait disparu depuis des jours, lui que je voyais sans cesse avec son appétit du diable. Il me manque un peu, c'est le seul qui me restait d'avant mon déménagement. Autant pour d'autres chats j'ai vu arriver une patte qu'on traîne, une lenteur soudaine, autant pour lui la disparition a été brutale. J'ai tenté un jour de le chercher dans le salon, mais, comme plusieurs piles de livres se sont effondrées, je n'accède plus au fond de la pièce. Bref, le toubib a tenté une allusion à l'odeur : je l'ai contré dans la seconde, et il s'est tu.

Je crains surtout le moment où son secrétariat me dira qu'il a un remplaçant. Pire, une remplaçante, qui viendra avec sa double sollicitude de femme et de médecin, et alors là il faudra s'accrocher. Mais j'ai une santé de cheval. Si je le vois une fois l'an, c'est le bout du monde. Et puis les médecins on peut s'en passer, est-ce que ça a réussi à ma femme de les voir tous les jours pendant des mois ? Non.

Les animaux, eux, souffrent et meurent en silence. Peut-être les chats encore plus. De la vie sauvage leur reste un léger mépris à notre égard ; se plaindre aux humains doit leur être inconcevable. JE LES COMPRENDS.

Moi non plus je ne me plains pas, de quoi me plaindrais-je ? Ma femme m'a laissé une pension de réversion suffisante ; avec mon RSA en plus, je vis très bien. Si on y pense, on n'a pas besoin de grand-chose. Manger faisait partie de mes plaisirs, et je m'en moque maintenant. C'est comme s'habiller : j'ai lu un jour que Mark Zuckerberg mettait toujours le même style d'habits pour ne pas perdre du temps à choisir le matin ; la nourriture, ça devrait être pareil, en amenant quand même un peu de variété pour les besoins du corps, des vitamines, etc. ; mais cela dit, avec le blabla de l'hygiène alimentaire, je crois qu'on exagère beaucoup. Si je regarde bien, je me nourris surtout de pâtes, du parmesan pour les relever, et de quelques pommes, histoire de me rappeler mon enfance en Normandie. Très peu de viande : c'est du cannibalisme. La saveur des aubergines, des haricots verts, de tous ces légumes que l'on conseille, c'est un peu loin dans mon souvenir, car ceux que j'achète en boîte me semblent, au goût, épuisés. Si j'en mange parfois, c'est par pur conformisme : je reçois une publicité avec des promotions, je commande, et

pendant quelques jours j'ai l'impression de retourner dans le monde, qui est toujours ce cœur sanguinolent.

Au début les voisins m'apportaient les chats errants du quartier, les abîmés ou ceux d'un Noël trop lointain. Ils sonnaient, je prenais. Enfermé dans la case de la compassion, seul, encore jeune, gentil à l'enterrement, que sais-je. Un jour le vent a tourné pour une raison que j'ignore et je suis devenu le jeune veuf d'une vieille femme, l'incapable qui hérite, le gars qui ne sort plus et vit volets fermés, un cas social.

Le deuil doit durer quelques mois. Plus longtemps, c'est de l'acharnement pour lequel on vous demande des comptes.

S'ils avaient pu m'accuser de sa mort, ils l'auraient fait, j'en suis sûr. Ils ont mené une enquête dans mon ancien quartier, comme si j'avais fui une réputation lourde ou des accusations trop précises. Comment je le sais? Je le sais. J'ai toujours eu de l'intuition. Ma façon de vivre gêne, elle ne convient pas. Les braves gens n'aiment pas que.

Eux, ce qui leur importe, c'est la voiture, les rideaux, les apéros l'été sur la terrasse. Des caricatures de beaufs. Un jour que j'étais avec mes chiens dans le jardin, j'ai entendu par-dessus le mur leurs conversations de voisins qui se fréquentent autour

d'un verre. Ils parlaient assez fort pour que leurs voix portent :

– Vous avez vu sur Google Street View? Le jardin? Un amas de tôle et des bords vides, des pots en ferraille, il y a même des pneus! Pas mal pour un gars qui n'a pas de voiture!

D'abord je PEUX acheter une voiture. J'ai eu mon permis à vingt ans, mais je ne VEUX pas, ils n'ont pas l'air de comprendre. Je ne voyage plus, je gère tout de chez moi. Leur malheur à eux, c'est de ne pas pouvoir rester tranquille, c'est tout. Depuis ce jour, je n'ai plus mis le nez dehors. Je me méfie de leur cruauté.

Cela fait deux ans que je ne connais plus, ou presque, la température extérieure, mon visage est de plus en plus pâle; je me flétris peut-être mais je suis protégé d'un autre côté. Les articles de *La Nouvelle République* en parlent, du soleil et du cancer de la peau. Aucun risque de l'avoir.

Bien sûr j'ouvre la porte de l'arrière-cour pour mes chiens. Il faut qu'ils aboient, c'est dans leurs gènes. Diego est le plus terrible, un corniaud à la voix aiguë, mais il a dix ans maintenant; avec l'âge ils se tassent un peu, c'est le principe. Hugo est un croisé aussi, comme on dit dans les magazines de la SPA, et Poncho, et Bill, pareil. L'année dernière j'en ai enterré deux, morts en quelques jours, je n'ai rien pu faire, le vétérinaire est bien venu mais

a refusé de passer le seuil. Quand j'ouvre pour eux la porte du jardin, je laisse entrer l'air plusieurs minutes. Puis je ferme. J'aime bien les lieux clos, et Annette était comme moi. Grâce à elle je me suis aperçu que sortir me coûtait.

En quelque sorte je suis sur le qui-vive. Pourtant je m'entends bien avec les gens en général ; on me parle, on me sourit, on me dit bonjour, ça va ? on me serre la main. Je devrais mettre les verbes au passé et regretter ? Non, plus les jours passent et plus je suis heureux seul chez moi.

Hier une jeune femme a frappé à la porte. Je l'ai laissée cogner, puis elle a fait demi-tour, et après un moment d'hésitation elle est revenue.

– Monsieur Valadon, c'est l'assistante sociale de la mairie, criait-elle à travers la porte, pouvez-vous m'ouvrir s'il vous plaît ? Je n'en ai pas pour longtemps.

L'ennuyeux, c'est que du salon, à travers les rainures du volet, si j'y accédais je veux dire, je n'aurais pas une vision complète de l'entrée. Il faudrait que je pense à me ménager un passage à l'étage, dans ma chambre par exemple, pour joindre la fenêtre sur la rue, là je serais juste au-dessus. Dans le temps, il y avait un auvent mais une ardoise l'a cassé lors de la tempête de 99, paraît-il. Il n'en reste plus que l'armature de fer, un peu grisailleuse maintenant. Donc je pourrais

voir qui sonne. J'imagine bien que cette ossature participe à l'impression d'abandon qui chagrine mes voisins, mais on habite dans un ancien quartier de cheminots : personne ne vient ici en pensant s'installer chez les riches, non ?

À mon avis elle va revenir, vu que les autres l'ont mandatée. Je crois que je préfère les policiers aux assistantes sociales. Quand j'étais à l'hôpital, j'en ai vu plusieurs, inutile de vous dire que je connais leurs manies. Si elle insistait je pourrais ouvrir la fenêtre de ma chambre ; d'en bas, elle regarderait, j'en suis sûre, avec ces yeux fouineurs qu'ont les gens avec moi. Mais, voilà, on est déstabilisé quand on lève la tête, on la ramène moins. Avec un peu de chance la luminosité lui ferait aussi cligner les yeux, elle bafouillerait. À tous les coups je ne la verrais plus après.

Il faut donc que je tracte quelques sacs du haut vers le bas pour faire un chemin à l'étage entre la porte de ma chambre et la fenêtre. Peut-être les plus anciens ; le plastique était de meilleure qualité il y a quelques années. Il arrive de plus en plus souvent qu'il se déchire en cas de geste un peu brusque. Sous peu je vais avoir un problème, je ne suis pas assez grand pour hisser les sacs en haut des tas, et même je commence à me demander comment faire quand il n'y aura plus de place. C'est vrai que les sacs de déchets périssables